

Le problème des sens au XVIIIe siècle : différents éclairages sur les Lumières

Journée d'études du 31 mars 2007

Salle Halbwachs, UFR de philosophie, 1 rue Victor Cousin, 75005 Paris

Organisée par Hana Dohnalkova et Capucine Lebreton, avec l'appui du séminaire des doctorants de nosophi

Le XVIIIe siècle voit naître ou se développer une multitude de réflexions sur les sens et la sensibilité de l'être humain, qui conduisent à faire de la question des sens un des nœuds de l'interrogation philosophique au siècle des Lumières. Au centre des théories de l'art et de la connaissance, elle pousse ses conséquences jusqu'à la morale, l'éducation, la sociabilité. Elle engage, de fait, une réflexion globale sur l'existence humaine.

Or les thèses élaborées, et même la manière d'interroger le domaine de la sensibilité humaine marquent par leur diversité. C'est précisément ce qui fait la richesse de la question des sens au XVIIIe siècle. Elle cristallise les différences entre les philosophes et les traditions philosophiques auxquels ils appartiennent, chaque philosophe interrogeant ce domaine à la lumière de ses problématiques propres. La question des sens apparaît alors comme un lieu d'observation privilégié de la diversité philosophique existant à l'époque des Lumières.

C'est cette richesse qu'il s'agit de faire ressortir, en confrontant différentes perspectives sur la question des sens.

La journée d'étude sera composée d'interventions d'une demi-heure chacune, suivies d'une demi-heure de discussion.

Programme

9h - Cécile Nail (Clermont-Ferrand) : Les sens, instruments ou principe de l'éducation? Brève analyse du débat entre Rousseau et Condillac.

A la fin du livre II de l'*Emile*, Rousseau expose un long et minutieux programme visant à « apprendre pour ainsi dire à sentir », c'est-à-dire non seulement « faire usage de nos sens », mais aussi « apprendre à bien juger par eux ». Rousseau semble ainsi faire sienne la thèse condillacienne selon laquelle il y aurait un rapport génétique entre sensation et jugement. Le problème est alors de comprendre comment l'*instruction* des sens, qui n'a rien de spécifiquement humain puisqu'elle est commune à « tous les êtres animés et sensibles », et n'explique pas le jugement à l'apprentissage duquel elle semble pourtant devoir former le jeune enfant, peut s'intégrer dans un plan d'éducation, définie comme formation de l'homme à son humanité. Là où Condillac affirme que tout jugement développe la sensation et donc que l'apprentissage des sens est proprement éducatif, Rousseau s'interdit de réduire l'éducation à l'instruction des sens. Cette analyse du débat entre Rousseau et Condillac nous permettra de dire quelques mots du rapport entre sensibilité et humanité chez l'un et l'autre philosophe.

10h - Marion Chottin (Paris 1) : Les sensations : un langage de la nature.

Pour réfuter la théorie des « espèces intentionnelles », Descartes introduit une comparaison entre les mots du langage humain et les mouvements imprimés sur les organes des sens par les objets extérieurs : si l'homme a institué des signes qui signifient certaines choses sans leur ressembler en aucune façon, la nature a très bien pu procéder d'une manière analogue et instituer des signes qui signifient certaines sensations de l'âme sans entretenir avec elles le moindre rapport de ressemblance. Pour que les sensations acquièrent au XVIII^{ème} siècle le statut de signes, il faudra que John Locke transpose cette célèbre doctrine de l'institution de nature au rapport qui unit les sensations de l'âme aux substances matérielles qui les ont occasionnées. Mais si le signe est ce qui se substitue à la chose quand celle-ci est absente, concevoir les sensations comme des signes risque alors d'interdire à l'esprit tout accès à la substance matérielle. Conscient de la possibilité d'une telle dérive, Berkeley s'attache à montrer que les sensations ne signifient pas des choses extérieures à l'esprit, mais sont les signes les unes des autres.

11h - Nicolas Class (Strasbourg) : Les sens ne trompent pas. Le jugement trompe. Sensation et perception dans la philosophie naturelle de Goethe.

Dans le cadre de sa réflexion sur la méthode, Goethe (1749-1832) assigne une place privilégiée au témoignage des sens dans la constitution des objets de la connaissance. L'immédiateté des impressions sensibles, loin de tromper l'esprit sur la nature des choses, lui présente au contraire le seul aspect que nous puissions en appréhender. Toutefois, en refusant un sensualisme phénoméniste, Goethe ne reconduit pas simplement le dualisme de l'étendue et de la pensée. S'il s'agit bien de circonvenir les deux sources de nos erreurs : la prévention et la précipitation, afin d'autoriser l'application du jugement aux données des sens, il importe surtout de reconnaître l'identité de nature dynamique existant entre l'esprit et le corps en vertu des principes de continuité et de polarité qui assurent la cohésion du divers des phénomènes en ordonnant leur connexion. La cosmologie ainsi dégagée doit permettre une réévaluation du statut des qualités secondes en soulignant la nécessité, pour la science, d'en rendre compte adéquatement et intégralement. A terme, cette méthode portera ses fruits dans une chromatologie dont la portée ne saurait se réduire à l'optique géométrique.

12h30 – 14h : pause

14h - Richard Delerins (Paris 1) : Le Goût du café : de la physiologie à la sociabilité au siècle des Lumières.

Fontenelle a qui l'on disait que le café était un poison lent, répondait: « Oui, bien lent, car il y a plus de quatre vingt ans que j'en bois, il ne m'a pas encore tué ». A partir du milieu du XVII^{ème} siècle, c'est pour son utilité médicinale que la consommation du café se répand en Europe; en 1687, le médecin français de Blégnny, publie un traité intitulé « Du bon usage du thé, du café et du chocolat pour la guérison des maladies ». Le succès du café tout au long du XVIII^{ème} siècle est associé au changement des représentations de la physiologie du « corps intérieur » et plus particulièrement à l'action des plantes « amères » sur la digestion, les « vapeurs » ou encore le cours des « esprits animaux ». De remède, le café devient peu à peu une boisson spirituelle, consommée à la fois pour la santé et pour l'agrément, et dont le nom s'associe à de nouveaux modes et lieux de sociabilité: les Cafés...

15h - Hana Dohnalkova (Paris 1) : L'influence des causes morales sur les sensations chez Montesquieu.

Montesquieu explique la sensation comme un procédé purement mécanique où le corps est considéré comme une machine hydraulique, composée de fluides et de solides. La transmission de la sensation se fait par la pression ou bien le mouvement du suc nerveux à l'intérieur de la fibre. Montesquieu distingue les causes physiques et les causes morales qui affectent l'esprit de l'homme et son caractère ; ce sont les dernières qui sont décisives dans la formation du caractère d'un homme. De quelle façon les causes morales agissent-elles sur la machine humaine ? Il n'est pas difficile de s'imaginer l'influence des causes physiques telle la chaleur sur la machine qu'est le corps humain. Mais est-il possible de concevoir de la même façon les causes morales ? Comment une cause morale peut-elle améliorer la sensation, procédé purement physique ? Comment l'éducation parvient-elle à plier les fibres de notre corps pour permettre une meilleure sensation ?

16h - Capucine Lebreton (Paris 1) : La médecine de l'esprit, ou la pharmacopée des sensations au milieu du XVIII^e siècle.

Lorsqu'il envisage, au livre IX des *Confessions*, une « morale sensitive », c'est-à-dire « un régime extérieur qui varié selon les circonstances pouvait mettre ou maintenir l'âme dans l'état le plus favorable à la vertu », Rousseau ne fait, en réalité, que prolonger une réflexion déjà entamée par de nombreux médecins ou théoriciens du corps dans la première moitié du XVIII^e siècle : l'idée qu'il serait possible d'améliorer l'esprit et la moralité de l'individu en utilisant les déterminations physiques de son environnement. Cette idée modifie le rôle accordé aux sensations physiques : considérées jusque là comme de simples marqueurs de ce qui est bon ou mauvais pour nous, elles acquièrent avec l'idée de « médecine de l'esprit » une véritable efficacité sur l'homme.

Or l'un des aspects remarquables de cette idée est qu'elle est développée aussi bien par des médecins mécanistes que vitalistes. Quelle différence ce clivage produit-il dans le principe d'explication de la médecine de l'esprit, dans ses résultats, et dans l'interprétation des données des sens ?

17h - Florent Trocquet (Caen) : « J'ai la maladie de faire des livres... » : Montesquieu et le sensualisme esthétique.

Nous partirons d'un état de la question du rôle du sensualisme dans l'esthétique de Montesquieu – question qui a fait couler tant d'encre, et qui a fait l'objet récemment encore d'éclairages critiques nouveaux, à l'occasion de la parution de *L'Essai sur le goût* dans le volume IX des *Œuvres complètes* en cours d'élaboration à la Voltaire Foundation. Cette question du corps et des sens dans le processus littéraire, depuis l'activité intellectuelle qui précède l'acte d'écriture jusqu'à la réception d'une œuvre, est en effet un point à la fois essentiel et hautement problématique pour Montesquieu. C'est le point sur lequel le rationalisme esthétique du disciple de Malebranche, favorable à bien des égards aux positions théoriques des Modernes dans la fameuse Querelle d'Homère, vacille et se trouve confronté à de multiples contradictions. Ces contradictions, qui demeurent peut-être irrésolues, nous le

verrons, sur le plan moral, trouvent en revanche une solution originale et novatrice dans ce que nous pouvons tenter de définir comme une poétique des œuvres de Montesquieu.

18h30 - clôture